

SPÉLÉO

Île de France

Feuille d'information et de liaison du Comité Spéléologique d'Île de France
n° 39 – spécial - décembre 1999

La CRUE de la fin de SIÈCLE

Au cours du même week-end, alors qu'un cataclysme se déchaîne dans le sud de la France faisant des dizaines de morts, deux groupes de spéléologues sont coincés par une brusque montée des eaux. Des parisiens étaient concernés dans les deux cas. Ils nous racontent leur histoire.

Saut de la Pucelle (46 - Rignac) 12 au 14 novembre 1999

J'aime pas l'eau...

Depuis mes débuts en spéléo, j'ai toujours soigneusement évité de m'aventurer dans une cavité aquatique. La raison en est simple je n'ai jamais apprécié l'eau que ce soit sous terre ou sur terre. Bertrand réussira, cette fois-ci, à me convaincre de venir au gouffre du Saut de la Pucelle.

Vendredi matin : Il pleut faiblement et de façon continue tout comme l'a indiqué la météo locale. Inquiet et n'ayant que peu d'informations précises concernant la cavité, bien que nous en connaissions les risques en cas de crue, nous prenons contact avec Jean-Pierre, un spéléo local. Celui-ci nous rassure et nous donne des indications précises sur le fonctionnement de la rivière en fonction du temps et des signes avant coureur sur sa mise en charge : la rivière aérienne ne doit pas couler, les bassins au niveau de la première voûte mouillante ne doivent pas être alimentés. Il nous met en garde néanmoins sur le fait que la rivière souterraine allait gonfler progressivement, compte tenu de la météo, et risquait de gêner notre progression au retour sans toutefois nous bloquer...

Vendredi 12h : nous accompagnons la première équipe jusqu'à l'entrée de la cavité. Il pleut toujours un peu et le terrain aux alentours est humide et glissant mais n'est pas détrempé. Le lit de la rivière de surface est totalement à sec. À ce moment là, nous envisageons notre entrée dans la cavité d'ici 4 ou 5 heures afin de laisser la première équipe équiper. Cela nous laisse le temps d'effectuer quelques courses et de déjeuner tranquillement. Un imprévu (panne de gaz au gîte...) nous retardera et fixe finalement le début de notre progression à 18h.

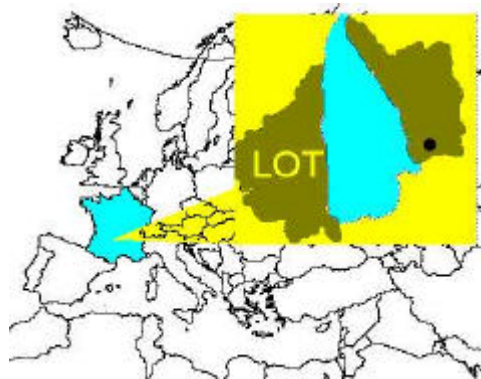
Vendredi 18h : Jeanne se foule la cheville au passage de la barrière séparant le parking du pré. Rien de grave apparemment. Nous entrons dans la cavité (Pierre, José, Quang et Jeanne), tout semble normal. Il pleut toujours faiblement, le lit de la rivière est toujours à sec, les bassins ne sont pas alimentés, nous commençons donc notre progression. Petite hésitation au moment de suivre la rivière souterraine, nous ne sommes visiblement pas les seuls à nous perdre à cet

endroit vu les traces au sol partant dans tous les sens... A notre retour, les secours auront mis en place un balisage ! ..

Vendredi 20h : à l'endroit dit de « la Turbine », nous retrouvons la première équipe, sur le retour. Au vu du niveau de l'eau et compte tenu de la forme de certains, Bertrand et Richard avaient décidé de faire demi-tour en bas de « la cascade de l'Espoir ». Nous échangeons nos impressions sur la cavité et surtout sur la rivière qui semble (à la première équipe) avoir sensiblement grossi tout en restant limpide. Rien d'alarmant tout de même sachant que Jean-Pierre, le spéléo local, nous l'avait signalé. Jeanne ayant toujours des douleurs à la cheville et Quang n'ayant que peu de pratique en spéléo, nous modifions les équipes : Bertrand, Richard, Aude, Quang et Jeanne remontent donc vers la sortie alors que moi (Pierre), José et Nicolas allons vers « la Cascade de l'Espoir » pour déséquiper.

Vendredi 22h : après avoir franchi les différents passages très aquatiques (Bon sang, j'aime vraiment pas l'eau !...) entre la « Turbine » et « La cascade de l'Espoir » José commence le déséquipement et nous voici de nouveau

à l'endroit où les deux équipes se sont séparées. Il est 22h. Petite restauration, chargement des « Dudules » et en route. Juste au moment de repartir je remarque un net changement de comportement de la rivière. Nous nous étions arrêtés à coté d'une grosse méduse obstruant en partie la galerie où vers 20h, il y avait deux possibilités pour passer : par-dessus ou par-dessous bien que le passage inférieur ne laisse que peu de place pour respirer... (Nous avons de toutes façons équipé le passage supérieur à l'aller). Or non seulement le passage inférieur était complètement fermé par l'eau mais en plus, l'aspect de la rivière était devenu boueux. À ce moment là, sans en parler à mes équipiers, j'étais persuadé que l'on ne pourrait pas ressortir. Il ne me restait plus qu'à trouver un endroit pour se mettre à l'abri tout en cherchant à se rapprocher de la sortie. Au cours de l'heure qui a suivi et ayant pris en charge le déséquipement, j'ai en permanence vérifié que je disposais d'un échappatoire en cas d'impossibilité de progresser au-delà. Plus le temps passait, plus mes



site internet du Spéléo-Club de Figeac

présomptions s'affirmaient. La rivière grossissait de plus en plus et toujours aussi boueuse mais n'empêchait pas encore notre progression. Je pense, au vu des dialogues que nous avions pendant la progression que nous réalisions tous les trois que quelque chose se passait. Je ne suis pas sûr néanmoins que José et Nicolas se doutaient que nous ne pourrions plus passer les voûtes mouillantes avant la sortie.

Vendredi 23h : STOP ! Arrivé en bas de « la Cascade de la Nymphé », ma décision est prise : il faut s'arrêter. Nous arrivions dans la galerie étroite, là où il ne faut pas prendre de risque. Certains passages sont sûrement déjà fermés et le courant de la rivière est devenu trop éprouvant. Après une rapide réflexion je décide de nous installer en haut de la cascade où il me semble apercevoir une grande plate-forme à 6 ou 7 mètres au-dessus d'elle. De là nous serons au moins à l'abri des embruns engendrés par la chute d'eau. Cela s'est avéré exact et nous étions, en plus, en partie à l'abri des courants d'air.

Mes deux coéquipiers sont montés, un peu gênés par la cascade, je les rejoins. Je les retrouve figés dans la rivière où le courant les empêche de progresser. Sans un mot ou plutôt sans un cri, car je pense que la situation était claire pour tout le monde, je jette encore un coup d'œil vers la plate-forme, il faut y monter, comment va-t-on y parvenir ? Nous n'avons pas le droit à l'erreur ! Une chute nous mènerait directement en bas de la cascade. Je tente à plusieurs reprises d'accrocher la corde sur un béquet rocheux au niveau de la plate-forme mais rien n'y fait, il faudrait se positionner au centre de la rivière, s'est trop risqué. Il faut donc traverser la rivière au-dessus de la cascade et escalader ! C'est la seule solution. Heureusement une grosse colonne à l'aplomb de la cascade permet l'ascension en opposition. Je leur cri « Je monte et j'équipe une corde ! » Pas de réponse... Arrivé en haut, finalement facilement, j'accroche la corde à deux gros amarrages naturels providentiels. Je remarque tout de suite une branche d'arbre coincée au plafond... Mauvais présage ! Mais il faut faire vite car mes deux coéquipiers fatiguent. Je ne comprends pas comment elle a bien pu arriver là. Je pense simplement que dans la mesure où la galerie est plus large à cet endroit, la seule solution est qu'un bouchon se soit formé au niveau de la cascade et ait permis au niveau de monter jusqu'en haut. La colonne étant un excellent obstacle pour tous objets flottants. Je garderai donc cette observation pour moi... Toute l'équipe est enfin au complet, il faut se rendre à l'évidence « On est coincé, il faut attendre ! » Oui mais comment ? José et Nicolas n'ont jamais vécu une situation de crise. Moi si, mais sans être en situation de danger... (un simple retrait de corde par une équipe précédente dans une autre cavité)

Petite explication de texte : position du fœtus, le casque sur les genoux et la couverture de survie recouvrant l'ensemble. Au fait, avons-nous tous une couverture de survie ? Oui Ouf !... José et Nicolas ont compris mais restent passifs. Je leur crie « Allez allez, il faut absolument se reposer et s'économiser tout de suite ! » Finalement après une restauration rapide, une (dernière ?) clope et une gorgée d'eau (oups plus que ¼ de litre pour nous trois, il va falloir rationner !) le calme et la méditation se mettent en place. « Que va-t-il se passer ? », dit Nicolas. « Le secours va être déclenché par la première équipe. », leur dis-je. « Mais la première équipe n'est peut-être pas sortie ? ». « ... Ben oui ... »... « »... « Jean-Pierre (le spéléo local) sait que nous sommes ici et nous devons le prévenir de notre sortie

demain matin, il fera le nécessaire ! »... « Ah Ok ! ». Un dernier coup d'œil sur le niveau de la rivière, cela n'a pas l'air de monter beaucoup. Nous nous endormons...

Samedi 2H, *l'inquiétude* : Un bruit assourdissant finit par nous réveiller. Ma couverture a déjà passé quelques années dans mon casque, elle se déchire ou plutôt se casse, ça commence bien... Je me lève pour vérifier le niveau de l'eau. Aie Aie Aie, le niveau est monté de trois mètres et il en reste encore autant avant d'arriver au niveau de la plate-forme ! Nicolas et José me rejoignent au bord de la plate-forme, ils comprennent tout de suite, tout le monde blêmi. Que pouvons-nous faire ? Inspection rapide de la cavité, nous sommes fait comme des rats ! Plus d'échappatoire, nous ne pouvons plus redescendre la cascade pour trouver un autre abri, il ne reste plus qu'à espérer... Nous ne pouvons pas communiquer non plus, le bruit généré par la cascade est assourdissant. Pas vraiment moyen de se rassurer. Malgré tout, nous restons tous calmes. J'installe une nouvelle corde à l'extrémité de notre abri pour voir la galerie en amont. Celle-ci semble être occupée en totalité par la rivière, au moins de ce côté là, une certaine régulation va se mettre en place. Je suis en parti rassuré sachant que la cascade n'est pas arrivée à saturation. J'en parle à mes deux coéquipiers mais ceux-ci ne me croient pas. Ils ont un peu raison, qu'est ce que j'en sais au juste moi ? L'important est quand même d'espérer. Et la première équipe, où est-elle ? De toute façon, les secours ne peuvent rien faire avec ce niveau d'eau. Il faut attendre ! Quelques cacahuètes, une barre de céréales, une gorgée d'eau « juste une j'ai dit !... », une clope (la der. des der. ?), un plein d'eau de la rivière dans les « Dudules » et au dodo. Étant donné l'état de ma couverture de survie, je demande à Nicolas de m'héberger. Il a un peu froid et sa lampe fonctionne mal. On va donc économiser une lampe...

Samedi 7h, *l'espoir* : Nouvelle vérification du niveau de l'eau, il me semble qu'il est légèrement descendu... José et Nicolas ne le pensent pas mais ils sont moins inquiets c'est déjà ça... En tous cas, il s'est stabilisé, c'est plutôt bon signe. Je prends immédiatement un point de repère sur la paroi, pour l'avenir. Opération pipi, ça nous occupe un bon moment (combinaison PVC, combinaison Néoprène...). Nouvelle petite restauration, cette fois ci, c'est gala... Il y a dans notre bidon étanche deux rations de « Nutrigil » (mélange nutritif hyper protéique) ça va nous caler pour 24H au moins !..

On recharge les lampes à carbure, il faut absolument économiser les lampes ! Je change de partenaire, cette fois-ci c'est José qui m'héberge. J'aime bien Nicolas mais son couchage (une marmite) est bien trop exigü pour deux personnes... Je n'ai pas envi d'attraper un lumbago !

Samedi 16h, *le soulagement* : grande nouvelle, le niveau est franchement descendu, il a presque atteint le niveau que la rivière avait lorsque nous nous sommes arrêtés. Le moral lui remonte en flèche ! Nous envisageons instantanément notre sortie prochaine. « Si cela continu à ce rythme, dans 4 ou 5 heures nous sortons ! »... « J'espère qu'il n'y a pas eu de problème pour la première équipe. » Cette question nous obsède et nous nous mettons facilement à la place des secours et des familles à l'extérieur : « Qu'est qu'il a bien pu leurs arrivés, sont-ils à l'abri ? ». Malgré toutes nos d'inquiétudes, nous avons la meilleure place, tout du moins, moralement. Les combinaisons en Néoprène commencent sérieusement à nous irriter. Il va être temps de sortir... En attendant, nouvelle pose casse-croûte : cacahuètes, barres, Oh! des pattes de fruits ; Super ! Pipi et dodo. Les journées passent vite : Une heure éveillé, quatre heures de sommeil. Pas moyen de communiquer, trop de bruit. Le carbure se fait rare, nous décidons de nous passer des lampes pour le moment. Je reste avec José, son lit (Pff !) est plus adapté mais sa couverture de survie fatigue franchement.

Samedi 21h, *la déception* : je viens de remarquer un phénomène étrange : Bien que les bruits ne nous empêche pas

de dormir, celui-ci semble diminuer considérablement pendant la phase de sommeil. À chaque réveil, je prends conscience d'un bruit affaibli avant que celui-ci ne reprenne un niveau normal. J'ai donc toujours eu l'impression d'être réveillé par un bruit bien moins important que le bruit réel pendant l'espace d'une ou deux secondes. Curieux non ? Ce phénomène m'a toujours fait penser qu'une nouvelle crue arrivait brutalement à chaque réveil. Vite, où en est le niveau ? Mince, il n'a pas évolué du tout... (Silence... en parole bien sur !) Il faut s'y résoudre, bien que nous pensions tous sortir cette fois-ci, s'est raté ! Il faut de nouveau attendre. Miam-miam, dodo... La couverture de survie de José n'est plus en état pour accueillir deux personnes, nous faisons chambre à part. Je m'installe dans la pièce du fond de notre appartement (si si, il y a plein de place !) entre deux rochers, bien à l'abri des courants d'air. Le froid commence à se faire sentir.

Dimanche 2h, l'attente : au réveil, notre premier réflexe est d'aller au poste d'observation du niveau de la rivière. Toujours pas d'évolution. Ça commence vraiment à devenir long ! Je pense malgré tout que le niveau a encore un petit peu baissé. Nous sommes dans l'expectative et nous envisageons finalement de rester encore 2 à 3 jours supplémentaires. Pratiquement plus de carbure, il reste encore de « l'électrique » et des piles dans le bidon. Il faut économiser ! Heureusement que nous dormons beaucoup. Le temps passe plus vite. Les combinaisons de Néoprène nous font vraiment mal et nous évitons au maximum de bouger. Et nous voilà reparti pour notre cycle infernal pendant près de 24 heures : Niveau d'eau, pipi, miam-miam, dodo...

Dimanche 20h, la délivrance : « HoHé, HoHé » Qu'est-ce qui ce passe, je suis réveillé en sursaut par ces cris. Je pense un moment que José ou Nicolas annoncent la bonne nouvelle : la crue a disparu. Mais il n'en est rien, le bruit assourdissant est toujours là ! C'est donc autre chose. Je me lève en un éclair (ça ne m'arrive pas souvent mais dans ce genre de circonstances...), je réponds aux appels par de la même façon, puis-je réalise que les secours sont là et que la seule chose qui les intéresse est : est-ce que tout va bien !

« Tout va bien ! »... « Tous les trois ? »... « Oui, tous les trois ! ». Puis c'est l'effervescence dans notre appartement, vite il faut faire le ménage pour accueillir nos invités, on rassemble les charpies de couverture de survie... (Quel réflexe curieux !) « équiper revient trente minutes » « Quoi ? ? ? » « équiper revient trente minutes » « On ne comprend rien ! » « équiper revient trente minutes » « O K ! » !!! Je n'en ai pas compris plus mais je me doutais bien qu'ils n'allaient pas nous laisser là ! Puis une nouvelle équipe est arrivée et nous a ravitaillé : biscuits, DE L'EAU !, du glucose que nous avons bu puis tout s'est passé très vite. Première question aux secours : « Avez-vous trouvé la première équipe ? » « Bien sûr, c'est elle qui a donné l'alerte ! » Nous n'avons strictement rien entendu des différents forages effectués au dessus de nos têtes, ni même de l'usage de l'explosif pourtant pas très loin de nous. Puis nous sommes sortis par nos propres moyens malgré un manque évident d'énergie. Pas de journalistes à la sortie, ils ne nous attendaient pas si tôt mais nous ont bien vite retrouvés!..

Dimanche 23h, nous sommes libre : de retour sur terre, nous retrouvons la fameuse première équipe. De larges sourires s'affichaient sur leurs visages. Ce n'était plus qu'un mauvais cauchemar pour tout le monde. Nous avons finalement plutôt bien vécu cette aventure et ne sommes pas dégoutés de la spéléo. Dès notre sortie, Nicolas réclame une bière et se dit prêt à repartir... Mon premier mot à Bertrand fut : Je n'aime toujours pas l'eau !..

Un grand merci aux secours de tous bords spéléos, gendarmes

et pompiers. Nous n'avons pas vu de différence lors de notre sortie. Le secours s'est visiblement passé de façon exemplaire au niveau de l'organisation.

Pierre Clinchard (94 – MAPS)

Éteint la lumière

Nous sommes montés attendre que le niveau d'eau descende, il est monté aussi.

Pierre est monté le premier. Quand je suis arrivé sur la corniche, je me suis retrouvé dans une marmite, loin de me douter que j'allais y mariner quarante huit heures. José est monté le dernier. Le niveau d'eau, lui, n'était pas encore pressé.

La pratique : assis, position du fœtus, le casque sur un genou, la couverture recouvre le tout. La flamme nous tient chaud et la couverture conserve la chaleur.

Ma flamme s'est éteinte, elle a laissé deux trous dans ma couverture. Par ces trous, je vois Pierre tendre une corde au plafond. Il est rassurant de savoir qu'il y a un homme expérimenté et prévoyant parmi nous. Il n'est pas sécurisant d'imaginer ses prévisions puisqu'il tend une corde au plafond. Je rejoins José au poste de surveillance du niveau de l'eau (S.D.N.E.). Il monte, il est même bien monté (le niveau d'eau pas José !). Quelqu'un a tiré la chasse d'eau. Je demande à José si ça allait encore monter ; il n'en sait rien... Bon... Ça fait peu près une heure que je sniffe du carbure sous ma toile plastique. Tout ça d'eau, hum... Calcul : j'ai du mal. Estimation : deux ou trois heures pour être fixé sur notre avenir. J'attendais plus longtemps à l'ANPE ! Pendant ce temps là, Pierre équipait.

Tiens ! Il y a une bûche au plafond coincée par une crue précédente. Je ne dis rien, les deux novices vont sauter au plafond. Sage précaution car effectivement nos craintes étaient de nous voir monter et rester au plafond en apnée. Sur notre balcon, après le poste de surveillance du niveau d'eau, il y a deux marmites juxtaposées, cela forme un huit. Je suis installé dans une, Pierre et José se partagent l'autre. Il est émouvant de savoir qu'il y a deux hommes bons avec nous. Ça ne serait pas mieux si leurs bontés me laissait les deux marmites.

Mauvaise nuit : je n'ai plus de flamme, tant mieux l'odeur du carbure me donne mal au crâne mais j'ai froid, où est la première équipe ? Si l'eau m'emmène au plafond que l'on assume avant. Mais pourquoi suis-je là ? Très bonne question ça. Des Si et des Si, je n'en ai jamais eu autant dans une nuit. Maintenant je sais. J'ai aimé descendre. Ma couverture se déchire, un élastique de ma combinaison, situé sous l'aisselle commence une épilation à froid. Pas faim, est ce que la première équipe est sortie ? Pierre et José se sont levés, nous sommes au poste de S.D.N.E. « Ca ne monte plus » me dit Pierre. Je ne le crois pas, pourtant cet homme est honnête, mon chien l'a vu tout de suite, mon brave chien est-ce qu'il se doute ? Une pensée pour mon chien, une pensée à ma mère. José est seul au poste de S.D.N.E., il fume une cigarette et voit une bûche coincée au plafond. « Tiens ! Une bûche... Si je leur ramène de quoi faire un feu, ils seront assez rabat-joie pour me demander où j'ai trouvé le bois. »

Il est bon de se savoir hors de danger. Il n'est pas bon de ne pas savoir pour combien de temps.

Bien des gens se bouchent les oreilles pour ne pas entendre la vérité. Les échos de la cascade sont des menteurs. Et c'est mon drame, à chaque réveil, beaucoup de bruit, de temps en temps des pierres claquent sur la roche pour nous exprimer comme le courant est fort et la résonance se fait de plus en plus présente. Alors je me lève et vérifie l'état du cours d'eau... Beaucoup de bruit pour rien, un vrai Paris Match.

Je me recouche plus ou moins rassuré. Le niveau d'eau ne descend pas assez vite à mon goût, toujours pas faim, j'ai froid, où est la première équipe ?

Le bruit de l'eau qui coule, envie de pisser, je me lève, au bout de notre terrasse, près du poste de « S.D.N.E. », j'urine dans

ma combinaison... étanche. D'abord le pied, puis le genou se réchauffe. Je n'ai bu qu'une gorgée et je pisse des litres, je vais en avoir jusqu'au menton. Un pied dans mon jus, l'autre dans un trou, une main sur le sexe, pour l'aider, un bras en l'air, pour l'équilibre... Je me pisse dessus... Et je vois au plafond dans une fissure, une bûchette déposée par la crue précédente. Mauvaise nuit...

Un pipi, trois clopes, quatre bouts de couverture plus tard, je suis une crampe à moi tout seul, j'ai dormi. Le ciel est bleu, les parois sont propres, le p'tit déj. est servi. Pierre a ouvert le bidon. José ne s'est pas rasé ce matin, il est ravi. Le niveau d'eau est considérablement descendu, encore un mètre et on repart, il est 14h19. La crue, c'est presque comme les emmerdes, ça vient en quelques minutes et ça prend toute ta vie pour t'en débarrasser. Nous sommes sourds, l'eau cause plus fort que nous. Nos discussions se résument à : « - Tu veux un sac comme oreiller ? » « - QUOI ? J'ai une banane dans l'oreille ? ! » « - Mais tu n'as pas fini d'être con ! » ... « - Non-merci, c'est bon ! » Tu dis. « Ok, je garde le sac. » Le niveau ne descend plus, toujours pas faim, j'ai froid, où est la première équipe ? Il est agréable de savoir que la combinaison néoprène vous protège d'un froid bien plus glacial. Il est douloureux de savoir que les coutures font parties intégrantes de votre chair. Pierre et José ont chacun leur chambre, j'ai les deux marmites. Le moindre bout de plastique est pour moi une ébauche de matelas. J'en ai assez de toujours dormir sur le côté droit, je me ballade dans l'appartement. Je vais dans la chambre de Pierre. Ah! Il est aux toilettes : il nous tourne le dos, la combinaison descendue jusqu'aux genoux. Je me souviens des randonneurs coincés dans la montagne, ils n'ont pas expliqué comment ils se soulageaient dans leur igloo... Ce bonheur de faire caca, bien installé sur le trône, se laisser aller. Si on pouvait se débarrasser aussi facilement de ses traces, larguer le colombin, plouf! Mes angoisses me coupent l'envie, où est la première équipe ? Je donnerai une couille pour le savoir. Il y a une couture qui me taillade l'entre-jambe, si ça continue, je vais y laisser un testicule.

« - Les secours sont déjà en route ! », nous rassure Pierre. « - Et ils feront quoi ? » « - Ils fermeront les robinets ! », répond

José (on l'excuse, il est plombier). « - Ils sont équipés » Nous convainc Pierre. Et il a raison Pierrot, les secours sont arrivés. Nous ne les voyons pas mais nous les entendons, nous ne comprenons pas ce qu'ils disent et hurlent et nous répondons « - Ouhaï ouhaï ! ». Ils auraient pu crier « Tout le monde est mort ? ». Ils auraient entendu « Ouhaï ». Les secours sont là, il y a Christophe, Alain, Didier, bien d'autres et Guy. Guy rien ne l'arrête, pas même nous : « Coucou ça va ? », traverse notre salon et descend secourir un sac surpris par la montée des eaux. Nous quittons notre loft sans regrets, avec les secouristes, il y en a même un qui met le feu à la rivière pour nous réchauffer. Quand je serai grand, je serai spéléo-secours.

Là-haut, la bonne nouvelle fait pleurer d'émotion (peut-être). Nous, on a demandé « - La première équipe est sortie ? », « - Mais bien sur la première équipe est sortie ! ». Que l'on est con, évidemment, on aurait dû le deviner, on est bête alors pas d'effusion, pas de bêtes larmes de joie, parce que c'est logique que la première équipe est sortie, ce que nous sommes nigauds... Nos secouristes sont des pros, pas de futilités qui pourraient consommer notre énergie.

Ensuite ascension, sortie, SAMU, hôpital, sortie gueuleton puis interrogatoire gendarmes.. ! Ils cherchent un coupable, il en faut toujours un, qui va payer, Est-ce qu'ils se sont demandés qui allait payer en votant Chirac ? La fracture sociale, avec des réflexes pareils, le social ne sera soigné que lorsque l'opération fera du bénéfice. Imaginez les secours qui demandent un acompte avant d'intervenir : « -Votre numéro de carte bleue ? », « - Ont-ils un chéquier dans le bidon ? ». Et bien on est sorti du trou, pas encore de l'auberge.

Ensuite, autoroute, retour Paris, pas encore chez moi. Midi, je suis perdu dans les couloirs du métro, je n'ai pas de couverture, pas de barres de céréales, ici aussi, je peux mourir de faim et de froid. Quels sont les secours ? Sont-ils comme ceux qui sont venus me chercher avant-hier, solidaires, désintéressés et humains.

Si tous les gouvernements de la planète œuvraient avec ce même esprit, nous serions dans le meilleur des mondes.

Nicolas

Vitarelles (46 - Gramat) du 11 au 22 novembre 1999

Nous avons rendez-vous le jeudi 11 novembre à 14h00 devant le Centre d'Etude de Gramat. Tous les sept, membres de l'Association Culture et Loisir, ont répondu présent. Nous nous préparons et nous vérifions que rien ne manque. Quelques photos et nous entrons dans le gouffre à 15h30. Le but de cette exploration est de compléter nos connaissances sur le réseau amont au delà du passage Kupiek. En effet, aucun de nous ne connaît cette zone alors que certains ont à leur actif une trentaine de sorties dans cette cavité. Retour en surface prévu le samedi 13 vers 14h00.

Comme tous les ans à la même période, la rivière est à son niveau d'étiage (hauteur d'eau 43 cm). De plus, les prévisions météorologiques n'ont alors rien d'alarmant.

La progression dans le réseau est lente car nous sommes lourdement chargé. Arrivée au bivouac vers 20h30. Il se situe à 200 mètres en aval de la Clé de voûte sur un talus



Photo SDIS 46

sablonneux de 3 mètres de haut. Nous installons le camp et prenons un copieux repas. Avant de nous coucher, nous relisons le dernier compte rendu dont nous disposons de l'exploration du 11-12-13 novembre 83. Elle avait permis de réaliser la topographie entre le passage Kupiek et le chaos du Loze. *Vendredi 12* : levé 8h00. La journée se déroule comme prévue initialement. Nous quittons le camp vers 9h00 et nous dépassons rapidement la Clé de voûte. Ensuite, nous avançons dans la rivière où le franchissement de certains biefs doit s'effectuer en bateau. A 12h00, nous déjeunons au passage Kupiek. Celui-ci sera rapidement franchi (balisage avec des rubans) et tous ensemble nous explorons les 600 derniers mètres de galerie.

À 17h00, nous rebroussons chemin et rejoignons le bivouac vers 21h00. Trois bateaux seront mis hors d'usage à cause des arêtes

rocheuses nombreuses sur tout le parcours de la rivière. Cependant, ils ne sont plus utiles pour le retour. Satisfait de notre journée, les lampes s'éteignent l'une après l'autre et le camp plonge dans l'obscurité.

Mais coupés du monde extérieur, nous ne savions pas que pendant ce temps, la tempête venue du sud de la France s'abattaient sur le bassin d'alimentation de l'Ouyssse.

Quand soudain, Philippe nous réveille et nous interpelle: «L'eau monte ! L'eau monte !». Aussitôt sortie de notre stupeur, nous l'aidons à récupérer son matériel. Le niveau d'eau monte à vu d'œil. Ses bottes ont disparu. Désormais, il faut agir vite. Nous nous habillons et rangeons tout notre matériel au sommet du talus. Il est déjà trop tard pour tenter une retraite à la salle de la Clé de voûte et encore moins descendre la rivière en crue jusqu'à la salle du Cône.

Avec le projecteur, Sébastien éclaire la paroi de face. Une plate-forme rocheuse permet d'accéder sur un talus pentu couvert d'argile haut d'environ 7 mètres. Puis, il embarque sur son bateau avec son sac sherpa sur le dos et assuré par Yannick, il parvient à traverser la rivière. Une corde est tendue entre les deux rives et nous faisons passer le matériel avec un canot que nous rappelons avec une cordelette. Enfin, chacun traverse à son tour dans le même bateau tout en étant longé à la corde. Lorsque le dernier nous rejoint, le campement est recouvert par les eaux.

Nous examinons notre refuge. La partie supérieure est plane (6m x 3m). A droite, une coulée de calcite que nous tenterons en vain d'escalader correspond à un affluent de très faible débit. A gauche, à trois mètres du sol, une étroite vire argileuse est atteinte avec succès par Yannick et Yvon. Quelques spits et une main courante est en place. A l'abri de nos couvertures de survie, nous vérifions l'incessante montée des eaux.

En aval, la galerie est plus basse et risque de siphonner. Sébastien tente donc en bateau et assuré par 37 mètres de corde de repérer un lieu plus propice situé au delà de ce passage. En bout de corde, il tombe à l'eau et il est péniblement ramené au bord par ses copains.

Six, sept heures ont passé quand l'eau est pratiquement à nos pieds. Nous montons le matériel sur la vire et attachons les canots. Soudain, un grondement provenant de l'amont nous glace et nous nous réfugions sur la corniche. Est-ce l'eau qui se déverse par dessus le chaos de la Clé de voûte ? L'eau emplît rapidement la cavité. Auparavant, nous avions remarqué que la voûte formait une cloche en plafond. En effet, en cet endroit, la paroi est claire. Elle est dépourvue de toute trace d'argile. Seulement voilà, est-elle vraiment étanche ?

Tout à coup, nous entendons une onde de choc comme des coups de bélier suivi d'un fort sifflement.

La galerie, coté des échelles 24 siphonne. À cet instant, nous restons silencieux à l'écoute du moindre bruit inhabituel. La main courante s'immerge. Nous embarquons dans les quatre canots qui restent utilisables. Yvon et Christian ainsi que Nicolas et Sébastien sont dos à dos sur un même esquif. Philippe et Yannick sont à bord des deux canots restant. Ces derniers confectionnent pour Laurent un radeau de fortune avec plusieurs sacs sherpas munis de bidons étanches.

Puis, la galerie s'amorce en amont, nous sommes prisonniers. Tout autour de nous, la cloche s'est refermée. La rivière s'élève plus lentement et l'eau plane ne forme plus qu'un lac. Désormais, le silence a envahi notre espace. Philippe regarde sa montre altimètre: nous sommes en surpression. Certains perçoivent un léger sifflement synonyme d'une fuite. Chacun

de nous imagine une possible issue fatale mais aucun ne songera à l'exprimer. Par précaution, nous arrêtons nos lampes acétylène malgré une superficie restante d'environ 50 m². L'attente se fait dans l'obscurité et pour nous reconforter Nicolas nous interpelle: «Ca va Christian ? » ; Réponse: « Ca va ! » ...Laurent remarque alors une saillie dans la paroi que le niveau actuel des eaux a rendue accessible. Il s'y réfugie et lui permet d'être hors de l'eau. Effectivement, son embarcation très instable ne lui permettait pas de se maintenir

totallement émergé. Le risque d'hypothermie était réel. Nous avons sorti nos couvertures de survie pour tenter de nous réchauffer.

Enfin, à notre grand soulagement, Laurent nous annonce que le niveau baisse légèrement. Durant quelques minutes le doute s'installe et Nicolas confirme la bonne nouvelle. La montée des eaux aura duré approximativement 10h00 et nous aura conduit à 1.5 mètres du plafond, à plus de 12 mètres de hauteur.

C'est alors que l'impressionnante décrue commence. Tout d'abord, l'air entre violemment sous la cloche en créant à la surface de l'eau un bouillonnement assourdissant. Puis, le niveau baisse fortement et le courant s'amplifie. A nouveau, nous entendons les nombreux coups des béliers. La tension est extrême. La subite vidange nous fait

craindre l'arrivée d'une grosse déferlante qui noierait tout sur son passage.

Finalement, nous pouvons nous réinstaller sur la main courante. Nous avons passé 12h sur nos bateaux.

Soudain, un grondement parvient de l'amont, nous nous agrippons à la corde et une énorme quantité d'eau s'engouffre avec fracas dans la galerie déjà bien désamorçé. Le niveau s'élève légèrement et le phénomène s'inverse aussitôt. Maintenant, nous apercevons notre plate-forme, la décrue semble bien engagée. Nous mangeons une barre de céréale et l'attente se poursuit.

Tour à tour, nous regagnons la banquette et le matériel est descendu. Aucune perte n'est à déplorer.

48h se sont écoulées depuis le début de la crise. Nous n'avons pas encore fermé l'œil. Ces premières heures furent les plus difficiles. Toutes les décisions ont été prises après concertation. Malgré quelques opinions divergentes, les solutions choisies se sont avérées payantes. À aucun moment, l'un d'entre nous n'aura cédé à la panique et personne n'aura laissé transparaître la moindre faiblesse. À ce moment, nous avons pris conscience qu'une seule erreur de notre part aurait pu se traduire par un drame ou engendrer par la suite des conséquences plus graves. Au début, nous tentons de nous sécher par la méthode dite de la tortue mais nous devons dès à présent économiser le carburant. Nous savons que la décrue sera encore très longue et que les secours ne pourrons pas nous rejoindre avant plusieurs jours. Après un inventaire de nos provisions, nous décidons de nous alimenter une fois toute les douze heures. Par exemple, un repas consiste à partager une boîte de sardine en sept, suivi d'une tartine beurré et de 20 cl de café chaud par personne. Seule l'eau abonde. En effet, nous collectons le précieux liquide coulant le long d'une coulée de calcite. Celui-ci est mis dans nos gourdes et il est purifié à l'aide de comprimés. Nous buvons régulièrement pour ne pas nous déshydrater mais aussi pour remplir notre estomac et atténuer notre faim.

Le camp s'organise. Une partie de la plate-forme est calcifiée tandis que le reste n'est constitué que d'un sol argileux regorgeant d'eau. Pour s'isoler du sol, on utilise les canots qui



Dessin Alain Epron

sont recouvert d'une couverture de survie. Tour à tour, au fil des cycles, chacun enfle ses vêtements secs lorsqu'il en est pourvu et se plonge dans son duvet. Yvon et Yannick gardent leur équipement spéléo pour être opérationnel en cas de montée subite des eaux. De plus, certains duvets ont malheureusement pris l'eau. Yvon et Philippe se chargent des repas et modèrent ceux qui seraient animés d'un appétit trop débordant. Nous surveillons régulièrement l'évolution de la rivière avec le projecteur. Entre deux repas, nous tentons de dormir car il est difficile de trouver le sommeil avec le bruit permanent de l'eau. À chaque réveil, nous avons l'impression que l'eau monte car le courant semble plus fort. L'un de nous allume alors la lumière et scrute le bas. Ouf ! Ça baisse toujours !

Pour rompre la monotonie, nous engageons de longues discussions sur divers sujets:

nos loisirs, nos voyages, nos métiers respectifs et les bonnes tables du Lot. Ce dernier thème sera développé et argumenté avec la plus grande rigueur. Mais aussi, nous analysons notre situation. Nous sommes d'abord unanimes sur le fait que pour tenter toute sortie, le niveau d'eau doit être redevenu au niveau initial. Or, la baisse devient lente : 5 à 10 cm toutes les 12h00. Les jours passant, nos forces diminuent peu à peu. Certains doutent sur leurs capacités à pouvoir redescendre la rivière et franchir les échelles 24. Nous songeons aussi aux secours. Peuvent-ils remonter la rivière ? Ont-ils pu atteindre la salle du Cône ? Sinon, est-il possible d'équiper une vire entre les échelles 24 et nous sur près de 1 km ? Non. Il faudrait plus d'une semaine !...

Mercredi 17 : le moral est bon. Nous apercevons enfin le rocher qui émergeait de la rivière lorsque nous étions au bivouac. Encore un ou peut-être deux jours et la décrue devrait s'achever.

Jeudi 18 : les batteries du projecteur sont épuisées depuis quelques jours. Par conséquence, l'un du groupe doit descendre régulièrement au niveau de la rivière. À chaque fois, en haut du camp, nous attendons avec inquiétude la nouvelle. Et ce que nous redoutions tous arriva : « Ça monte ! ». Aussitôt, la tension redevient perceptible. Nous restons tous en éveil et contrôlons l'évolution de cette deuxième crue. L'eau monte rapidement et se stabilise à trois mètres. Ouf ! Le campement n'est plus menacé mais le moral en prend un coup.

L'arrivée des secours devient plus lointaine. Nous estimons qu'avec un meilleur rationnement, il nous reste environ une semaine de nourriture. De plus, une interrogation subsiste sur la météo qu'il peut faire en surface. Malgré tout, nous gardons toujours espoir. Nous savons que sans manger avec seulement de l'eau, l'homme peut survivre pendant plusieurs semaines. Le niveau baisse lentement. Nous réorganisons le campement. Philippe et Yvon réparent l'un des trois canots hors d'usages tandis que d'autres révisent leur matériel. Finalement, nous reprenons nos habitudes : dormir, surveiller la rivière, discuter et manger.

Dimanche 21 : il est 8h30 lorsque nous entendons des cris. Ce sont les secours. Le campement est en effervescence. Nous laissons exploser notre joie et tous ensemble nous crions : « Oooooohéééé ! ». Silence. Ils répondent. Puis, le

bruit d'une perforatrice nous parvient. Désormais, il ne reste plus qu'à attendre. À 12h00, une lumière se dessine sur les parois. Ils sont tout proche de nous. Sébastien quitte son duvet et vérifie si la corde qui descend vers la rivière est assez longue. C'est alors que la surprise est totale ! Il aperçoit deux sauveteurs qui viennent de l'amont. L'un d'eux le rejoint par



Photo SPELEO SECOURS FRANCAIS

une vire. La joie est réciproque. Nous nous rassurons mutuellement : « Nous sommes tous les sept ensemble » ; « Tout va bien du côté des sauveteurs ». Ensuite, de nombreux sauveteurs s'activent autour de nous. Un point chaud est installé. C'est alors que Philippe sort un énorme cake et dont il offre généreusement à tous une tranche. Un premier bilan de santé est établi par le médecin et nous nous restaurons tout en narrant notre aventure. Puis, c'est aux sauveteurs de nous conter toute la solidarité, les moyens mis en œuvres et l'acharnement de tous pour la réussite de ce sauvetage

exceptionnel.

À 22h00, encadré par deux spéléos, Nicolas est le premier à prendre le chemin de la sortie en direction de la salle de la Clé de voûte. Après huit jours d'isolement forcé, nous sommes tour à tour extraits par le forage de 28 mètres. Le dernier sera libéré le lundi 22 à 2h30 du matin.

Cette incroyable aventure humaine, se termine par un heureux dénouement. Nous tenons à exprimer toute notre gratitude à l'ensemble des personnes qui ont participées de près ou de loin à cette opération de sauvetage. Nous remercions plus particulièrement le spéléo secours français, les sapeurs-pompiers, les gendarmes, les autorités préfectorales, le Centre d'Etude de Gramat, les entreprises de forage et de terrassement qui ont œuvré à ce succès.

Sébastien Delmas (93 – G.S.Montreuil)

Voir aussi le site internet de Thierry Maillard :

<http://perso.wanadoo.fr/thierry.maillard>

SPÉLÉO Île de France

N° 39 – spécial - décembre 1999

COSIF 130 rue Saint Maur 75011 PARIS

Président : Christophe Depin – 35 rue Michelet 92370 Chaville – sato02@yahoo.com

Abonnement :

- par courrier 20 Francs pour 5 numéros
- par courrier électronique (fichier PDF) gratuitement
- sur le web (www.mutimania.com/cosif).

Tirage : 120 exemplaires papiers, 22 gratuits par email, 66 consultations sur le web pour le dernier numéro de Spéléo ÎdF.

Diffusion : abonnés, correspondants des clubs, responsables COSIF, présidents des CDS d'ÎdF et tous les CSR.

Rédaction, diffusion : Jean-Paul Couturier (+ Dorian et Colin) - 6 rue de l'Abbé Grégoire 92130 Issy les Moulineaux - 01 46 38 17 66 - jean-paul.couturier@siemens.fr avec l'aide des différents responsables COSIF, départementaux, clubs ou autres.

Corrections : Christophe Depin et Mireille Couturier

Prochain numéro : informations à envoyer de préférence sous forme électronique pour parution vers le 15 janvier 2000